

PHILIPPE
CASTELNEAU

L'APPEL DE LONDRES





PHILIPPE
CASTELNEAU
L'APPEL DE
LONDRES
récit

L'AUTEUR

Né en 1967 en région parisienne où il a grandi, Philippe Castelneau vit et travaille à Montpellier.

Dans une autre vie, il a écrit de nombreux articles sur la bande dessinée et la science-fiction pour différentes revues spécialisées (Scarce, L'écran fantastique, Science & Vie junior, etc.).

Il a publié en 2012 un texte dans l'anthologie *I Love Ebooks* édité par Onlit éditions, et, depuis 2013 plusieurs nouvelles dans la revue nerval.fr.

Deux romans sont sortis aux éditions Numeriklivres, *Votre profil plaît déjà beaucoup*, en 2013, et *La grammaire du chaos*, en 2014.

Son blog « Rien que du bruit » – philippe-castelneau.com –, est une sorte de laboratoire d'écriture, de journal extime, pour reprendre le mot de Tournier. Il y publie des textes et fragments, des photographies et quelques articles sur la littérature et/ou la création numérique.

Distribution & diffusion : Hachette Livre

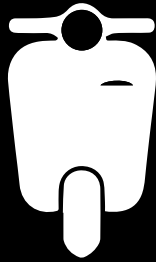
© éditions publie.net & Philippe Castelneau
Préparation éditoriale : Guillaume Vissac & Matthieu Hervé
Photographie de couverture : Philippe Castelneau
Icône scooter : Wilson Joseph
Icône platine vinyle : Nemo
Dépôt légal : 2^e trimestre 2015
ISBN 978-2-37177-414-8
© papier-epub, marque déposée des éditions publie.net



PHILIPPE
CASTELNEAU
L'APPEL DE
LONDRES
récit



(tracklist)



4	(l'auteur)
11	(gentlemen take polaroids)
15	(down on rain street)
21	(london calling)
29	(song for whoever)
33	(teenage kicks)
41	(pretty vacant)
45	(the boy with the thorn in his side)
57	(mull of kintyre)
61	(down in the tube station at midnight)
67	(lonely stranger)
71	(streets of london)
83	(oscillate wildly)
89	(carnaby street)
94	(index)
100	(playlist)

*« Désormais commencent les plages de mon
enfance et de mon adolescence : ce ne seront plus
des découvertes mais des confrontations. »*

Pier Paolo Pasolini, *La longue route de sable*

(gentlemen take polaroids)



La photo est un souvenir échoué, balayé par les vents contraires de ma mémoire subjective. Sept ans ont passé, je suis à Londres et je me souviens de Tokyo. Cette photo-là n'a rien à voir, et pourtant. Je ferme les yeux. *Einstein on the Beach*. La musique de Philip Glass, le rêve se poursuit. La nuit à Londres rappelle la nuit à Tokyo. À Tokyo je sors de l'hôtel, les taxis vert bouteille alignés ont leurs moteurs qui tournent, les chauffeurs aux gants blancs fument en attendant le client, imperturbables. À Londres les taxis sont noirs, ils passent en silence. À Tokyo je marche jusqu'à épuiser la nuit. Je traverse Roppongi, je cours pour rejoindre la tour de Tokyo. En chemin, les vieux qui vont se coucher dans les parcs, les buildings, les lumières, le bruit des pachinkos les néons des combinis la ville de métal et de verre : la nuit à Tokyo, ça n'existe pas, le noir complet n'existe pas, c'est un voile qui tombe sur la cité ; les vieux s'endorment le voile tombe quelque chose se lève qui occupe la ville, quelque chose *autre* qui vient occuper la nuit. Tout le voyage, mon appareil photo n'a pris que des photos floues, souvenirs imprécis d'un

rêve incertain, photos presque effacées, ombres fondues, images vagues d'un songe vaporeux. Dans la nuit le monorail Yurikamome traverse la baie pour rejoindre l'île d'Odaiba. Je suis debout dans le wagon vide au-dessus du Rainbow Bridge, le visage collé à la vitre, la pluie fine, les gouttes glissent sur ma joue de l'autre côté. À Londres il pleut aussi, je marche d'un pas rapide, Londres ou Tokyo, c'est pareil, toujours la nuit je marche. Je cours encore, toujours je cours. Je cours pour me retrouver, mais c'est chaque fois trop tard.

☛ Jeudi 16 octobre, 8h — Starbuck Coffee, 2 South Lambeth Road

Arrivé hier en fin d'après-midi à London Gatwick. À Victoria, nous faisons la queue pour recharger nos Oyster cards — on les garde d'un voyage sur l'autre, il reste toujours quelques livres dessus —, quand une jeune femme s'arrête et nous offre deux day-pass dont elle et son compagnon n'ont plus besoin. Il est 17h, et les tickets sont valables jusqu'à minuit.

Il pleut sur Londres. Notre hôtel est à Vauxhall, en face de la sortie du métro, un hôtel fonctionnel et sans charme aucun, qui a pour lui d'être bien situé. Nous ressortons sitôt nos valises posées. Il est trop tard pour se rendre chez Hatchard, mais à deux pas de là, et toujours sur Piccadilly, l'autre grande librairie de Londres, Waterstones, ferme à 22h. En 1936, le bâtiment abritait le plus grand magasin de vêtements pour hommes du pays, à l'enseigne de Simpsons. Il est racheté en 1999 par Waterstones qui y installe sa librairie étendard. Cinq étages consacrés aux livres, desservis par un imposant escalier de marbre. Je pourrais passer ici des journées entières, profitant des fauteuils et des tables et de la vue depuis les baies vitrées qui donnent sur Piccadilly. Au rayon voyage, j'achète deux petits livres, *Here Is New York* de E. B. White, et un essai sur la District Line, l'une des principales lignes du métro londonien. En sortant, nous traversons rapidement Piccadilly Circus pour nous enfoncer dans Chinatown.

Plus tard, de retour à notre hôtel, j'essaie de lire un peu avant de m'endormir. « Ils étaient assis côte à côte dans l'avion. Baum lisait paisiblement son journal tandis que le ronronnement du moteur enflait, que l'avion commençait à s'ébranler. Puis ce fut le vrombissement du décollage, la pluie s'abattant sur les hublots. Londres, songea Bowman. C'était au début du mois de mai ».[1] La liseuse me glisse lentement des mains, je me perds dans un dédale de rêves tortueux au bord de la Tamise. »

[1] James Salter, *Et rien d'autre*, éditions de l'Olivier

(down on rain street)



Dans un pub, non loin de St Christopher's place, il y a une inscription au plafond que l'on ne peut vraiment lire qu'allongé sur le sol. C'est une citation attribuée à l'acteur Oliver Reed : « S'ils peuvent se coucher sur le plancher sans avoir à se tenir, alors ils ne sont pas ivres, tout juste se reposent-ils ». Au Hand and Shears, sur Middle Street, les prisonniers étaient jugés à l'étage, et si le jugement était en leur défaveur, ils étaient autorisés à boire un verre au bar avant d'être conduits à la potence. Le Two Brewers, du côté de Covent Garden, s'appelait autrefois le Sheep's Head, parce qu'on y déposait chaque jour à côté de l'entrée la tête d'un mouton fraîchement abattu. Un chien, plus vrai que nature, portant sur sa tête une lampe surmontée d'un abat-jour, est installé au-dessus de la porte du Black Dog, à 200 mètres de notre hôtel, du côté de Vauxhall. C'est une grande pièce qu'un simple comptoir sépare des cuisines. On y sert des burgers et du fish & chips, et on y propose à la pression une dizaine de bières différentes.

Sur Charlotte Street, la Fitzroy Tavern est dans les années 30 une sorte de laboratoire culturel en ébullition

permanente où se croisent les écrivains George Orwell, Nina Hamnett et Cyril Connolly, le dramaturge Thornton Wilder, le sculpteur Jacob Epstein, le poète Dylan Thomas, le peintre Augustus John ou encore l'occultiste Aleister Crowley. L'influence bohème du pub est alors telle qu'on baptise du nom de Fitzrovia ce quartier jusque-là anonyme, coincé entre Camden et Westminster. Arrivés en métro par la station Goodge Street via la Northern Line, nous marchons un long moment dans les rues, nous perdant un peu, avant de pousser enfin la porte de la célèbre taverne. C'est un pub très classique, plutôt sympathique, avec ses boiseries, ses banquettes en moleskine, et ses tableaux aux murs – photos, coupures de presse, affiches – qui évoquent l'histoire désormais prestigieuse du lieu, mais de l'esprit d'antan il ne reste pas grand-chose, sinon une « writers' and artists' room » au sous-sol, une pièce étroite où quelques tables, plus grandes qu'à l'étage, permettent de se retrouver au calme entre amis. Le mercredi s'y tient désormais le Pear Shaped Comedy Club, un *open mic* ouvert aux humoristes, et le jeudi, depuis 1984 – peut-être en hommage à Orwell –, ce sont les fans de la série *Doctor Who* qui s'y réunissent, mais les écrivains et les artistes semblent avoir depuis longtemps déserté le lieu.

Reste que le pub porte encore, malgré tout, traces de leur passage. « Vous n'avez rien vu de Londres si vous n'avez pas vu la Fitzroy Tavern », aurait dit un jour un critique réputé, alors nous y voilà, et ici je bois trois pintes de bière, la première à la mémoire de Dylan Thomas, la deuxième pour George Orwell et la troisième au souvenir d'Aleister Crowley, avec une pensée pour Jimmy Page, son disciple autoproclamé. Dylan Thomas, dont on

fêtait en 2014 le centenaire, préfigurait peut-être l'*open mic* en se produisant ici comme on se produit dans un théâtre, déambulant dans le pub ou debout sur une table, à déclamer ses vers, le plus souvent ivre. Né à Swansea, au pays de Galles, il s'installe à Londres en mai 1941, répondant à l'invitation du poète et éditeur Victor Benjamin Neberg. Son style, qui privilégie l'oralité, trouve quelques années plus tard dans la radio de l'immédiat après-guerre un vecteur de choix, et Thomas devient un habitué de la BBC, pour qui il écrit plusieurs pièces radiophoniques, et où il est régulièrement invité. Presque toujours, avant de prendre l'antenne, il fait le tour des pubs. Dans son livre, *Ici Londres !*, Barry Miles rapporte l'anecdote suivante : « (...) en octobre 1953, pendant une soirée particulièrement arrosée, il a perdu le manuscrit de son œuvre la plus connue, *Under the Milk Wood (Au bois lacté)*. Douglas Cleverdon, son producteur à la BBC, est retourné dans tous les bars où Dylan Thomas s'était arrêté et a réussi à retrouver le texte à l'Admiral Duncan, à Old Compton Street. »

Do not go gentle into that good night : N'entre pas sans violence dans cette bonne nuit, écrit-il en 1951 à son père mourant. *Poète excessif, alcoolique et maudit*, comme il se plaisait à se définir lui-même, il meurt à 39 ans en protorockstar, au cours de sa troisième tournée américaine, alors qu'il séjourne au déjà mythique Chelsea Hotel de New York. Le 3 novembre 1953, à deux heures du matin, de retour d'une virée mémorable à la White Horse Tavern de Greenwich Village, il déclare au portier : « Je viens de m'envoyer 18 whiskies cul sec. Je crois qu'on peut qualifier ça de record ! »

N'entre pas sans violence dans cette bonne nuit

On ne le voit pas de tout le lendemain ni le jour suivant, aussi commence-t-on à s'inquiéter. Ses amis viennent à son chevet, le trouvent très affaibli. On lui injecte bientôt des stéroïdes, de la morphine, mais rien n'y fait, son état empire. Il est hospitalisé dans un état comateux le 5 novembre. On prévient sa femme Caitlin qui arrive aussitôt d'Angleterre, et ses premiers mots lorsqu'elle pose le pied sur le sol américain sont pour demander si le crétin est déjà mort. Conduite à son chevet, elle n'est pas autorisée à rester plus de 40 minutes avec lui, mais elle revient l'après-midi, complètement ivre. Elle est prise d'une crise de folie et on doit l'enfermer après lui avoir enfilé une camisole de force. Dylan Thomas meurt quelques jours plus tard, officiellement d'une pneumonie, aggravée par son alcoolisme. Caitlin lui survit 41 ans, et on l'entertera en 1994 à ses côtés, au cimetière de Laugharne, au Pays de Galles.

*Les hommes graves, près de mourir,
qui voient de vue aveuglante
Que leurs yeux aveugles pourraient briller
comme météores et s'égayer,
Ragent, s'enragent contre la mort de la lumière.*

◀ Vendredi 17 octobre — *The Jerusalem Tavern, 55 Britton Street*

La Jerusalem Tavern, je ne sais pas si Dylan Thomas l'a fréquentée, ou Orwell, ou même Crowley, mais c'est l'une des plus anciennes de Londres, ouverte au 14^e siècle et ainsi nommée en référence au Prieuré de Saint-Jean de Jérusalem fondé en 1140. Maintes fois déplacée, elle est depuis 1720 installée sur Britton Street. À 18h, un vendredi, c'est la sortie des bureaux et le pub est plein à craquer. Je me glisse jusqu'au bar et Laurence nous trouve une table dans l'arrière-salle, que nous partageons avec Tony, arrivé au même moment. Tony est proviseur de lycée, ancien professeur de mathématiques. Il vient ici, chaque soir, attendre sa femme Sue, qui travaille à deux pas et qui nous rejoint bientôt. Nous parlons de l'Angleterre et de l'Écosse, de l'Inde dont Tony est originaire et où Laurence a séjourné ; nous parlons de l'apprentissage du savoir et de l'importance de la lecture ; nous parlons politique, nous parlons de la France qu'ils connaissent bien, pour avoir des amis vigneron près de Bordeaux, chez qui ils vont régulièrement.

Et ainsi, nous dissertons de tout et de rien, quatre inconnus qui se croisent au pub et entament une conversation sans aucune assurance de se revoir un jour. Le pub comme laboratoire social, le tiers-lieu indispensable, quelque part entre la maison et le travail, où des individus se rencontrent et créent du lien. Et si le matin, ici, à Londres, c'est Starbuck, le soir, que ce soit à Vauxhall, dans le West End ou du côté de Fitzrovia, c'est le pub, assurément, qui incarne le mieux cette troisième place. ▶▶



Une playlist à écouter en ligne
<http://www.deezer.com/playlist/1088602771>

Gentlemen take polaroids — Japan

Rain Street — The Pogues

London Calling — The Clash

Song for whoever — The Housemartins

Teenage kicks — The Undertones

Pretty vacant — The Sex Pistols

The boy with the thorn in his side — The Smiths

Mull of Kintyre — Wings

Down in the Tube station at midnight — The Jams

Lonely stranger — Eric Clapton

Streets of London — Ralph McTell

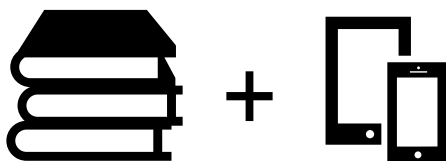
Oscillate Wildly — The Smiths

Carnaby Street — The Jams

toujours plus de
contemporain aux éditions

publie.net





**PROFITEZ DE LA VERSION NUMÉRIQUE,
SANS [AUCUN] FRAIS SUPPLÉMENTAIRE**



Puisque chaque support [web, numérique, papier] implique une lecture et un rapport au texte fondamentalement différent, chez publie.net, nous avons choisi de conjuguer les expériences, plutôt que de les opposer les unes aux autres.

Aussi, profitez de la version numérique de cet ouvrage, sans frais, en vous rendant sur le site : <http://librairie.publie.net> et en ajoutant cet ouvrage à votre panier.

Entrez le code **XXXXXXXX** dans la partie "code promotionnel".

C'est tout !

Profitez des versions multiformat et mises à jour, à vie !

Si votre libraire ou votre revendeur le propose, adressez-vous à ce dernier pour accéder à la version numérique depuis ses services en ligne.

AIMONS NOS LIBRAIRIES, SOUTENONS-LES !



Vous possédez une tablette
ou un smartphone ?

Ce QRcode vous simplifie la tâche.

<http://librairie.publie.net/inscription>

www.publie.net

littérature contemporaine — invention — crossmedia